https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2026/08/14/mahmoud-darwich-et-tamar-ben-ami-l-amour-impossible-du-poete-palestinien-et-de-la-danseuse-israelienne_6746144_4500055.html



Mahmoud Darwich et Tamar Ben Ami, l'amour impossible du poète palestinien et de la danseuse israélienne

Par Clément Ghys Publié 14 août 2026 Article réservé aux abonnés

Récit **Au début des années 1960, à Haïfa, en Israël, le jeune poète palestinien Mahmoud Darwich s'éprend de Tamar Ben Ami, une danseuse juive israélienne. Entre eux, l'idylle est aussi intense que brève. De cet amour empêché, l'écrivain tirera un poème poignant, « Rita et le fusil », encore chanté dans tout le monde arabe.**

« Entre Rita et mes yeux, un fusil/Et celui qui connaît Rita se prosterne/Et adresse une prière/A la divinité qui rayonne dans ses yeux de miel. » Qui, dans le monde arabe, n'a pas fredonné ces mots ? Qui, du Caire à Amman, de Damas à Beyrouth, n'a pas posé sa voix sur celle, douce, du chanteur libanais Marcel Khalifé qui, depuis les années 1970, interprète le morceau *Rita et le fusil* dans le monde entier, accompagné d'un oud, de percussions et de violoncelles ? Qui n'a pas été ému par ce triste souvenir d'une femme adorée ? *« Et deux ans durant, je me suis perdu dans Rita/Et deux ans durant, Rita a dormi sur mon bras* (…) *Entre nous, mille oiseaux, mille images/D'innombrables rendez-vous criblés de balles par un fusil. »*

Rita est le personnage d'une chanson populaire, comme la Michelle des Beatles ou l'Elisa de Serge Gainsbourg. Elle est surtout l'héroïne d'un *ghazal,* nom donné aux grands poèmes d'amour qui illuminent la littérature arabe depuis le Moyen Age. Ghazal moderne, *Rita et le fusil* appartient à l'imaginaire du monde arabe depuis que le poète palestinien Mahmoud Darwich (1941-2008) l'a composé, en 1967.

« Quel que soit le pays arabe que vous visitiez, tout le monde connaît ce poème », sourit Mathias Enard. Le lauréat du prix Goncourt en 2015 pour le roman *Boussole* (Actes Sud), grand connaisseur du Moyen-Orient, dit être *« impressionné par la puissance de l'image du fusil qui s'interpose entre deux amants et par la force romanesque du texte ».*

Celle-ci se ressent dans l'interprétation de Marcel Khalifé, mais aussi dans les captations des vibrants récitals que Darwich donnait dans tous les pays arabes où, selon l'historien palestinien Elias Sanbar, *« la poésie ne se résume pas aux salons littéraires mais est connue des classes populaires ».* Celui qui fut l'ami et traducteur de Darwich se souvient de stades où plusieurs dizaines de milliers de personnes venaient écouter le poète, du public escaladant les arbres au Soudan pour l'apercevoir ou encore des vigiles qui tentaient de contenir la foule en Algérie.

Mahmoud Darwich a écrit une vingtaine de recueils de poèmes en langue arabe, cette *« carte d'identité immense qui va de l'océan Atlantique jusqu'au Yémen »,* disait-il. *« Il est un très grand poète arabe,* précise Elias Sanbar, *dont la tragédie et le paysage sont la Palestine. »* Il y est né, a vécu

près de trente ans en exil, a été membre actif de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) et n'a cessé d'écrire sur le déracinement.

Depuis l'attaque terroriste du 7 octobre 2023 commise par le Hamas et la guerre particulièrement meurtrière qui s'est ensuivie à Gaza, ainsi que de l'escalade de la violence des colons en Cisjordanie occupée, la production artistique palestinienne suscite un regain d'intérêt. Parmi ces écrivains, cinéastes ou plasticiens regardés de près par une partie du monde culturel, l'auteur de *Rita et le fusil* figure en bonne place.

Editeur de littérature arabe, et notamment de Darwich chez Actes Sud, Farouk Mardam-Bey note qu'il est *« le plus vendu des poètes contemporains. Il a l'aura de Victor Hugo au XIX^e^ siècle, celle d'un grand poète public ».* Il est abondamment cité sur les réseaux sociaux, dans les médias. Elias Sanbar précise néanmoins : *« Certains veulent intégrer son œuvre à leur vision des choses. Mais sa poésie n'est pas un discours politique. C'est une recherche formelle et universelle. »*

Ainsi en est-il de *Rita et le fusil. « A chaque fois que j'écris un poème d'amour, on dit que c'est un poème pour la terre. Que "Rita" est la Palestine »,* disait Mahmoud Darwich en 1996, dans un entretien publié dans le recueil d'interviews *La Palestine comme métaphore* (Actes Sud, 2002). Il ajoutait : *« Rita est un pseudonyme mais il appartient à une femme particulière.* (…) *Rita était une juive israélienne. »*

Mahmoud Darwich et Tamar Ben Ami à Haïfa (Israël), vers 1963. Cette photo provient des archives personnelles de Tamar Ben Ami. Elle les a confiées à Ibtisam Mara'ana, réalisatrice du documentaire « Write Down, I Am an Arab » (2014), consacré au poète palestinien. TAMAR BEN AMI ARCHIVES

Rita était israélienne. Elle s'appelait en réalité Tamar Ben Ami. Elle est morte le 25 février 2026 à Berlin, à l'âge de 79 ans, dix-huit ans après Darwich. Elle a été son premier amour. Ils sortaient à peine de l'adolescence, au début des années 1960. Ils pensaient pouvoir s'aimer. Mais la guerre infecte tout. Entre eux, il y a eu *« un fusil »,* la paix impossible entre Juifs et Arabes une quinzaine d'années après la fondation de l'Etat d'Israël, bonheur tant attendu des premiers et catastrophe pour les seconds.

Leur amour n'a pas duré longtemps et Darwich en a tiré un poème. Au fil des décennies suivantes, « Rita » reviendra plusieurs fois dans son œuvre, figure de l'amour impossible, jeune fille adorée avec laquelle il a vécu *« le Cantique des cantiques »,* écrira-t-il dans l'un de ses plus beaux ouvrages, *Une mémoire pour l'oubli* (Actes sud, 1994). En 1996, dans un autre entretien repris dans *La Palestine comme métaphore,* revenant sur ce texte composé trente ans plus tôt, Darwich s'interrogeait : *« Et si c'était l'expression d'un conflit, lorsque la différence nationale empêche les corps de faire l'amour ou de continuer l'histoire d'amour ? »*

Après s'être croisés durant quelques années, les deux anciens amants ont connu des destins parallèles, se frôlant quelquefois, sans jamais vraiment se retrouver. Au fil des décennies suivantes, *« Rita »* reviendra plusieurs fois dans l'œuvre de Darwich, comme figure de l'amour impossible.

Quant à Tamar Ben Ami, *« sa vie a été marquée par cette histoire ténue mais bouleversante »,* estime Ibtisam Mara'ana, réalisatrice arabe-israélienne qui a signé en 2014 le documentaire *Write Down, I Am an Arab.* Dans le film, qui emprunte son titre à un vers du poème *Carte d'identité,* l'un des plus

connus de Darwich, Tamar Ben Ami revient sur sa jeunesse et montre des lettres d'amour. *« Les mots mettaient du temps à sortir, il y avait de longs silences,* se souvient la réalisatrice*. Mais elle avait besoin de raconter son vécu. »* Lui l'a fait dans ses textes, choisissant d'être *« le poète de Troie »,* la ville éternellement défaite, *« parce que Troie n'a pas relaté son histoire ».*

« Dans mon cœur, pas dans ma vie »

Ils se sont rencontrés à Haïfa, en Israël. Le poète s'y installe en 1960. Il sort de l'adolescence et connaît déjà l'exil. Il est né en 1941, dans le village d'Al-Birwa, près de Saint-Jean-d'Acre, au nord du pays, d'où sa famille a été expulsée en 1948, avant de se réfugier au Liban puis de retourner clandestinement dans le nouvel Etat d'Israël, pour découvrir les lieux rasés. L'arrivée à Haïfa marque son entrée dans l'âge adulte. Loin des bâtiments flambant neufs de Tel-Aviv où se dessine l'Israël de demain, la cité portuaire du nord du pays est ancienne. Elle est arabe, juive, arménienne, libanaise, druze… Elle est populaire et grouillante.

Le jeune Darwich compose des poèmes. Il fait ses débuts sur scène, incarnant déjà ses textes comme un tribun. Il signe dans des revues littéraires, écrit sur la politique, ce qui lui vaudra d'être emprisonné cinq fois entre 1961 et 1967 pour des propos jugés révolutionnaires. Il est proche des mouvements communistes israéliens, qui organisent de nombreux rassemblements où toutes les communautés se retrouvent. Un jour de 1963, il participe à l'un d'eux, à Shefa Amr, une ville arabe et druze située près d'Haïfa. Sur scène, il lit quelques poèmes avant de laisser la place à un groupe de danseurs. Parmi ceux-ci, une jeune femme qu'il ne lâche pas des yeux.

Mahmoud Darwich et Tamar Ben Ami à Haïfa (Israël), vers 1963. Cette photo provient des archives personnelles de Tamar Ben Ami. Elle les a confiées à Ibtisam Mara'ana, réalisatrice du documentaire « Write Down, I Am an Arab » (2014), consacré au poète palestinien. TAMAR BEN AMI ARCHIVES

Il a 22 ans, Tamar Ben Ami en a 16. Elle a grandi à Haïfa. C'est une sabra, nom donné aux Juifs nés avant 1948 dans la Palestine sous mandat britannique où ses parents, venus de Pologne et de Russie, se sont installés avant la Shoah. La famille est communiste. Les jeunes gens se voient plusieurs fois et tombent amoureux.

Il lui écrit de longues lettres. Toujours en hébreu, qu'il maîtrise parfaitement et ne reniera jamais, expliquant que si c'était la langue du policier qui l'arrêtait ou du juge qui le condamnait, c'était aussi dans cette langue qu'une professeure lui avait donné le goût de la littérature, et qu'il avait découvert Federico García Lorca et Pablo Neruda. Cette complexité explique qu'il n'aura *« jamais eu une vision monolithique et stéréotypée des Juifs »,* selon ses propres mots.

L'amour n'est pas politique, mais il le devient. Selon Ibtisam Mara'ana, *« la famille de Tamar voulait la paix, mais ne voulait pas d'un gendre palestinien ».* En 1964, ses parents envoient leur fille à Jérusalem pour étudier la danse, afin de l'éloigner de Darwich. Ce dernier lui écrit des missives passionnées. Il veut la rejoindre. Mais la loi israélienne restreint alors les mouvements des citoyens arabes, qui doivent demander des autorisations. Le poète part illégalement pour Jérusalem, participe à un récital. Mais ne parvient pas à voir son aimée.

De retour à Haïfa, le jeune poète est arrêté, jugé et emprisonné à nouveau pour avoir enfreint l'interdiction de déplacement. A Jérusalem, la jeune femme ne sait que faire de cet amour trop lourd, trop complexe. *« Il était dans mon cœur, mais pas dans ma vie »,* confiera-t-elle à Ibtisam Mara'ana.

Il lui écrit s'être lancé dans un long poème sur leur histoire. En juin 1967, la guerre des Six-Jours éclate, qui va permettre à Israël d'occuper Gaza, la Cisjordanie et Jérusalem-Est en plus du Sinaï égyptien et du Golan syrien.

« J'ai dû oublier ta beauté, ta douceur »

Peu après, Tamar Ben Ami effectue son service militaire au sein de l'Orchestre de la marine israélienne, une troupe de chanteurs et de danseurs qui se produit pour soutenir les recrues de l'armée israélienne. Israël n'a pas 20 ans et la guerre resserre le sentiment national. Les morceaux aux sonorités yé-yé entonnés par la formation, vantant la grandeur de l'armée, du pays et du projet pionnier, deviennent des succès.

Sur des vidéos en noir et blanc, on voit Tamar Ben Ami entourée d'autres danseuses, enchaînant les chorégraphies sur un navire de guerre. Son amie, l'autrice et metteuse en scène Orna Akad, raconte que la jeune femme, pacifiste, *« aurait pu être objectrice de conscience, mais l'engagement familial communiste impliquait un respect des institutions du pays, et donc de l'armée ».*

Amer de la voir porter l'uniforme israélien, Darwich lui écrit : *« Je ne peux voir que le criminel en toi. J'ai dû oublier ta beauté, ta douceur. »* Dans l'un des entretiens de *La Palestine comme métaphore,* il expliquera que la guerre de 1967 *« s'installa, au figuré, entre les deux corps, elle aiguisa une incompatibilité jusque-là inconsciente. Imaginez que votre amie soit soldate d'une armée d'occupation, qui arrête les filles de votre peuple à Naplouse ou à Jérusalem. Cela ne pèse pas uniquement sur le cœur, mais sur la conscience. »*

Tamar Ben Ami et Mahmoud Darwich (le couple à droite) lors d'un repas à Haïfa, vers 1963. Cette photo provient des archives personnelles de Tamar Ben Ami. Elle les a confiées à Ibtisam Mara'ana, réalisatrice du documentaire « Write Down, I Am an Arab » (2014), consacré au poète palestinien. TAMAR BEN AMI ARCHIVES

Il écrit alors *Rita et le fusil. « Ah Rita,/ Qu'est-ce qui a pu éloigner mes yeux des tiens/Hormis le sommeil et les nuages de miel/Avant que ce fusil ne s'interpose entre nous. »* Publié dans le recueil *Bout de la nuit* (1967), le poème connaît le succès au moment même où Darwich prend le chemin de l'exil. En 1971, une bourse d'études l'amène à Moscou. Il décide ensuite de ne pas rentrer dans son pays natal, où il étouffe.

Il part au Caire, puis à Beyrouth. La capitale libanaise est le siège de l'Organisation de libération de la Palestine, dirigée par Yasser Arafat, qu'il rejoint. En 1976, il épouse l'historienne et intellectuelle syrienne Rana Kabbani, nièce de l'un des plus grands poètes arabes, Nizar Kabbani. Le mariage ne durera pas. Ils divorcent, puis se remarient en 1978, avant de divorcer à nouveau. Quelques années plus tard, il se mariera avec une traductrice égyptienne, Hayat Heeni. Il s'en séparera également. Il n'aura pas d'enfant.

Mahmoud Darwich reste à Beyrouth jusqu'en 1982, date de l'invasion israélienne au Liban, qui voit l'organisation de Yasser Arafat fuir à Tunis. Il accompagne l'état-major au Maghreb, puis part pour Paris, d'où il se rend souvent de l'autre côté de la Méditerranée pour prendre la parole lors des congrès politiques de l'OLP.

L'affaire du poème

Les anciens amants n'existent plus l'un pour l'autre. Tamar Ben Ami prend part aux activités de la Batsheva Dance Company, compagnie cofondée par la pionnière de la danse moderne, l'Américaine Martha Graham. Elle s'intéresse à l'avant-garde new-yorkaise, au taï-chi et au yoga. Elle est chorégraphe pour des émissions télévisées de variétés, enseigne à la Jerusalem Academy of Music and Dance. *« C'était une professeure merveilleuse, grâce à qui je suis ce que je suis aujourd'hui »,* se souvient son ancien élève Hofesh Shechter, devenu l'un des chorégraphes les plus importants de la scène actuelle, habitué du Théâtre de la Ville, à Paris. Il se souvient d'une *« femme incroyablement charismatique, avec une aura d'aventurière ».*

Tamar Ben Ami portée dans le spectacle « My Sole… And Head » de la Batsheva Dance Company, qu'elle a chorégraphié, en 1983. MOSHE ROSENZWEIG/COURTESY OF THE BATSHEVA DANCE COMPANY ARCHIVE AND THE ISRAELI DANCE ARCHIVE AT BEIT ARIELA

La guerre a séparé le poète et la danseuse, elle s'apprête, vingt ans plus tard, à les réunir. Début décembre 1987, la première Intifada, la *« guerre des pierres »*, éclate à Gaza et s'étend en Cisjordanie. A Paris, Darwich écrit le poème *Passants parmi les paroles passagères* : *« Alors, sortez de notre terre/De notre terre ferme, de notre mer/De notre blé, de notre sel, de notre blessure/De toute chose, sortez/Des souvenirs de la mémoire. »* Le 17 mars 1988, la une du quotidien israélien *Maariv* présente une photographie de Darwich accompagnée du titre : *« Le poète* (…)*, responsable culturel de l'OLP, appelle les Palestiniens à chasser les Juifs de la mer au Jourdain ».* Une traduction du poème est publiée, dans laquelle ne figure pas cet appel. Mais l'écho politique de ce titre est fort.

L'expression *« Du fleuve à la mer »,* encore aujourd'hui scandée par de nombreux militants propalestiniens (souvent en anglais, *« From the river to the sea »*), a toujours été l'objet de nombreuses interprétations. Si elle a été l'un des slogans du Likoud, principal parti de droite, en 1977, exaltant un Grand Israël conquérant, elle a principalement été utilisée par les partis et formations de gauche qui ont longtemps milité pour un Etat binational, sans distinction de nationalité ou de confession, mais aussi par ceux qui, comme le mouvement islamiste Hamas, appellent à l'expulsion ou à l'extermination des juifs. Sauf que ces mots ne sont pas dans le poème.

Le lendemain, dans le journal *Haaretz,* Darwich nie avoir lancé un tel appel, explique qu'il réclame seulement un retrait israélien des territoires occupés et la naissance d'un Etat palestinien. Le monde politique s'empare de l'affaire. Fin avril, à la tribune de la Knesset, le premier ministre Yitzhak Shamir lance : *« Ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre n'avaient pas besoin du poème stupide de ce poète douteux qui nous enjoint* (…) *de quitter le pays pour toujours. »*

Comme le décrit la réalisatrice d'un documentaire consacré à l'auteur, (*Mahmoud Darwich : et la terre, comme la langue,* 1998), Simone Bitton, dans un texte de l'ouvrage collectif *Palestine mon pays - L'affaire du poème,* paru aux Editions de Minuit en 1988, la gauche israélienne est alors aussi timorée que complice. Des amis de Darwich, écrivains et penseurs, ne le défendent pas. Le directeur de la maison d'édition française, Jérôme Lindon, écrit en introduction de *Palestine mon pays* : *« D'aucuns en ont conclu que l'occupation avait fait perdre à Israël son âme. Mais il faut laisser à d'autres la possibilité de croire qu'un pays capable d'engendrer (des soutiens de Darwich) est porteur encore d'un avenir de justice et de paix. »*

Mahmoud Darwich au côté de Yasser Arafat, dirigeant de l'Organisation de libération de la Palestine, lors d'une conférence de presse, au Caire, le 21 septembre 1989. BARRY IVERSON/GETTY IMAGES

Parmi ces derniers, Tamar Ben Ami, qui sort du silence. En pleine Intifada, elle raconte, sur un plateau de télévision, qu'elle a autrefois aimé Darwich. Il n'est pas, dit-elle, *« un homme de haine, mais d'amour ».* La presse évoque cette idylle passée. A Paris, le poète apprend le geste de son amour de jeunesse. Il l'appelle, la remercie, l'invite en France. Le rendez-vous n'est pas fixé.

Elle séjourne dans un petit hôtel, compose le numéro qu'il lui a donné. Pas de réponse. Chaque jour, elle réessaie. Elle doit attendre plus d'une semaine pour qu'une voix de femme inconnue l'invite à passer le lendemain. Là, dans un immeuble dont elle présume qu'il abrite un bureau de l'OLP en exil, elle retrouve Darwich. Ils parlent un moment. Le téléphone sonne. C'est Yasser Arafat. Trop occupé, le poète donne un nouveau rendez-vous à la danseuse pour le lendemain. Mais, au téléphone, il lui dit qu'il ne peut pas la revoir, lui assure que trop de temps a passé. En larmes, elle retourne en Israël.

Toute sa vie, Tamar Ben Ami pensera que l'OLP est intervenue, suspectant une tentative d'espionnage, ou voyant un danger dans le fait que Darwich soit aperçu avec une Israélienne. Car le poète est devenu une figure politique de premier plan. Membre du comité exécutif de l'organisation, il est l'auteur de la déclaration d'indépendance de la Palestine, *« terre des messages divins révélés à l'humanité »,* proclamée par Yasser Arafat le 15 novembre 1988 à Alger, au cours d'une session extraordinaire du Conseil national palestinien.

Elle ne vient pas à l'enterrement

Au début des années 1990, la danseuse part en tournée en Allemagne. Elle s'y installe, enseigne dans une école berlinoise, tombe amoureuse d'Andreas Appelt, un régisseur venu d'Allemagne de l'Est. Des années plus tard, elle en rira : *« Moi, juive israélienne, j'ai aimé deux hommes. Un Palestinien et un Allemand. »* Son veuf se souvient de son émotion lors de la signature des accords d'Oslo, en septembre 1993, entre Israël et l'OLP, et de la poignée de main historique entre Yasser Arafat et Yitzhak Rabin sur la pelouse de la Maison Blanche, à Washington. *« Nous étions à Berlin. Elle enrageait de ne pas être à Tel-Aviv, à célébrer la paix tant attendue. »* Il se souvient de sa tristesse, deux ans plus tard, le jour de l'assassinat du premier ministre israélien Yitzhak Rabin.

Pour Darwich, les accords d'Oslo marquent une rupture. Les jugeant insuffisants, il démissionne du comité exécutif de l'OLP pour, confie-t-il alors au *Monde, « ne pas avoir à assumer la responsabilité grave de cet accord »,* trouvant la joie *« un peu exagérée »* et la fête *« un peu précipitée ».* Mais il obtient l'autorisation de revenir sur sa terre natale. D'abord pour un premier voyage très médiatisé, en 1995, où il retrouve sa mère pendant quelques jours. Puis un retour définitif, quelque temps plus tard, à Ramallah, dans la Cisjordanie dirigée par l'Autorité palestinienne, où il vit *« la perplexité du retour »* sur cette terre qui lui paraît aussi étrangère que familière. Il partage alors son temps entre Ramallah et Amman, en Jordanie, tout en revenant souvent à Paris.

Début août 2008, Tamar Ben Ami se trouve avec son compagnon Andreas Appelt en vacances dans un village au bord de l'Elbe, dans le nord de l'Allemagne. Elle apprend par des proches en Israël que Mahmoud Darwich a été hospitalisé à Houston, au Texas, pour une opération à cœur ouvert. La connexion téléphonique dans cette région est mauvaise. Dans la forêt, seul endroit où elle parvient à obtenir du réseau, on lui dit que le poète vient de mourir, le 9 août.

La nouvelle se répand dans le monde entier. Le président de l'Autorité palestinienne, Mahmoud Abbas, déclare trois jours de deuil national. Selon ses volontés, Darwich est enterré sur le territoire palestinien. A Ramallah, un cortège de 10 000 personnes suit le cercueil couvert de fleurs et du drapeau palestinien. Vingt et une salves sont tirées. Des haut-parleurs diffusent ses poèmes. Sont présents des personnalités politiques de l'Autorité palestinienne, des membres du Hamas, des députés arabes israéliens de la Knesset et l'ancien premier ministre français Dominique de Villepin.

Une foule de 10 000 personnes assiste aux obsèques de Mahmoud Darwich à Ramallah (Cisjordanie), le 13 août 2008. MUHAMMED MUHEISEN/AP/SIPA

Tamar Ben Ami est restée en Allemagne. Elle a renoncé à venir par peur d'être de trop, de ne pas obtenir d'autorisation du pouvoir palestinien. Mais quelques années plus tard, elle parvient à se rendre à Ramallah et vient sur la tombe du poète. Elle est fière de voir qu'un musée lui est consacré. Elle y retourne plusieurs fois, rend visite à sa famille, qui l'accueille toujours.

Elle vit entre Berlin et Tel-Aviv, où les bibliothèques de son appartement sont remplies d'éditions arabes, hébraïques et allemandes de Mahmoud Darwich. Elle se rend à des hommages, suit de près les parutions de nouvelles anthologies.

En juin 2024, elle est à Paris pour assister à un spectacle d'Hofesh Shechter au Théâtre de la Ville. *« Dans les coulisses, elle s'est adressée aux danseurs, a évoqué le fait de ne pas avoir eu d'enfant, mais des disciples. Elle avait une bienveillance inouïe, savait unir les uns aux autres »,* se souvient le chorégraphe. Elle traverse la Seine et se rend place Mahmoud-Darwich, le long du quai Malaquais, dans le 6e arrondissement. Devant le panneau qui rend hommage au *« poète de Palestine »,* inauguré en 2010 par le maire de Paris Bertrand Delanoë et Mahmoud Abbas, Tamar Ben Ami est bouleversée.

Elle est déjà malade. En 2019, elle avait souffert d'un cancer du sein, soigné après une opération. Mais le 7 octobre 2023, jour des attaques du Hamas, elle lance à son époux : *« Je suis sûre que le cancer est revenu. »* Elle sourira amèrement de cette coïncidence, de ce destin lié à celui de son pays. A Tel-Aviv, elle participe aux manifestations interpellant le gouvernement de Benyamin Nétanyahou sur le sort des otages et réclamant la paix. Elle suit le décompte des libérations, les annonces des morts. Elle se sent mourir et voit tout rêve de paix disparaître.

La réconciliation entre les communautés semble aussi impossible que soixante ans plus tôt. Restent les mots de l'homme autrefois aimé. A la fin de sa vie, elle est hospitalisée un temps à Tel-Aviv. Son mari se souvient que, dans les couloirs de la clinique, le bruit courait que « Rita » était là. Les jeunes infirmières arabes n'en revenaient pas, impressionnées de rencontrer l'héroïne du poème.

Le 25 septembre sort *Promesses de la Tempête 50 Years Later*, de Marcel Khalifé, dans lequel il réinterprète quatre des cinq morceaux qui composaient son premier album.

Clément Ghys